

Attention: risque de déraillement

L'ŒUVRE ABSURDE D'ANNELIES VERBEKE

L'ÉCRIVAINNE FLAMANDE ANNELIES VERBEKE EXCELLE DANS L'EXPLORATION D'UNE MÊME THÉMATIQUE EN CHANGEANT PERPÉTUELLEMENT DE FORME. IL N'EST PAS RARE QUE L'ABSURDE SURGISSÉ DE LA MANIÈRE DONT ELLE OBSERVE LE MONDE.

31

L'entrée en littérature d'Annelies Verbeke (° 1976) n'est pas passée inaperçue. L'écrivaine flamande a débuté en 2003 avec le roman *Dors!*¹, dont pas moins de 70 000 exemplaires ont été vendus en Flandre et aux Pays-Bas. Le livre a été primé à plusieurs reprises et publié dans 18 pays. *Dors!* donne la parole à Maya, une jeune femme qui a décidé de traiter par le rire ses lourdes insomnies. Pour tromper son agitation, elle se lance dans des errances nocturnes, se débarrasse de son amoureux et rencontre un compagnon d'infortune beaucoup plus âgé qu'elle, qui intervient à son tour en tant que narrateur. C'est le signal de départ d'une série d'intenses rencontres où leur folie à tous les deux ne cessera de s'amplifier. Si *Dors!* déborde d'un humour tranchant, l'humanité prime. C'est précisément ce balancement entre moquerie et pathos, entre cruauté et compassion qui constituera la marque de fabrique de tous les romans et recueils de nouvelles d'Annelies Verbeke. Cette douce ironie se retrouve d'ailleurs également dans *Trente jours* (2015)², quatrième roman de l'auteur. L'inspiration pour ce roman, le plus volumineux à ce jour, lui est venue du projet *300 jaar grens* (300 ans de frontière). Grâce à son blog hebdomadaire tenu depuis le poste frontière de Callicanes (à la frontière entre la province belge de Flandre-Occidentale et la France), elle s'est découvert une passion pour cette région, où la mort règne et où les arbres en fleurs annoncent un été prometteur. Ce paysage ambivalent donne le ton dans ce roman qui a définitivement ancré Annelies Verbeke sur la carte littéraire de la Flandre.

Rien que des Annelies

Tout comme son œuvre précédente, *Trente jours* comporte une riche panoplie de figures marquantes, parmi lesquelles Hadrianus, un jeune surdoué qui exécute des hakas à tout bout de champ, ou Duran, un patron de snack qui sculpte dans la glace des miniatures de célèbres dirigeants à sa propre effigie, Duran Khan, Ataduran et Shaka Duran faisant ainsi partie de la collection. Lors d'une interview télévisée, Annelies Verbeke explique que tous ces personnages sont des parties d'un moi fragmenté et elle se décrit elle-même comme un cortège d'hommes, de femmes, d'enfants et de travestis, se nommant tous Annelies Verbeke; *Trente jours* est de cette veine.



Annelies Verbeke

photo L. Van Damme.

Au cours du même entretien, Annelies Verbeke expliquait sa prédilection pour le genre de la nouvelle, pour lequel elle monte volontiers aux barricades. La nouvelle permet à toutes les Annelies de s'exprimer à tour de rôle. La nouvelle est l'heure de la récréation, l'écriture est le jeu - un jeu à l'enjeu sérieux toutefois. En transformant les différentes facettes d'elle-même en personnages, Annelies Verbeke explore la possibilité d'une existence alternative et souvent absurde.

Ce qui lie tous ces personnages est leur peur d'une vie banale. Maya n'arrive pas à gérer ses insomnies, à trouver l'apaisement. Tandis que sa sœur après la rupture retourne chez son mari, elle-même opte pour l'évasion sans but du quotidien, une fuite sans direction précise. *Reus* (Géant, 2006) nous parle également de personnages incapables de s'établir dans une existence normale. Deux sœurs ne savent que faire de leur gentil mari et de leur belle maison. Ce sont des personnages qui recherchent la sécurité et aspirent à l'indépendance. Ils font sauter des ponts, cherchent sans savoir exactement quoi. La liberté guette. Le déraillement aussi.

Nous vivons tous dans des fictions

À partir du recueil de nouvelles *Groener gras* (Herbe plus verte, 2007), le regard absurde d'Annelies Verbeke sur le monde passe au premier plan. En quinze histoires, elle met en scène quinze excentriques égarés, ayant tous un but précis en tête. Cependant, le caractère déphasé de leurs objectifs les plonge souvent dans un isolement parfait: tandis que l'un veut perfectionner ses sauts à exécuter sur la lune, l'autre projette son affection sur un bœuf et kidnappe l'animal. La justesse des portraits tracés par Annelies Verbeke rend les déraillements plausibles. Elle se focalise sur les défauts, les dépeint avec minutie et agrandit l'image.

Ses personnages sont eux aussi de fins observateurs, constamment en train d'interpréter, de constater, de minimiser. Ils cartographient leurs faiblesses réciproques, mais ignorent la poutre dans leur œil. Bien qu'ils reconnaissent leur solitude, ils n'osent pas

la creuser. Ainsi Maya refuse-t-elle obstinément dans *Dors!* de révéler au lecteur les causes de ses nuits blanches. Elle préfère se poser en femme inaccessible, retranchée derrière son énorme capacité à relativiser.

Les techniques développées par les personnages pour échapper à leur souffrance font l'objet du roman *Vissen redder* (Sauver des poissons, 2009). À la suite d'une rupture sentimentale, une ancienne romancière se consacre à la sauvegarde des poissons. Monique Champagne nous bombarde de toutes sortes de détails intéressants à propos de la surpêche, mais refuse de voir sa tristesse en face. Ce n'est que lorsque les congrès sur la pêche rejettent ses conférences que la douleur la frappe de plein fouet et que les digues se rompent. Dans le chapitre central, Monique est submergée par des vagues de chagrin, qui prennent la forme d'une bordée de courts paragraphes isolés. Chaque paragraphe est une anecdote qu'Annelies Verbeke capture dans un style nouveau et poétique.

L'importance de l'implicite est également typique de l'œuvre d'Annelies Verbeke. C'est que l'aptitude à la communication de ses personnages laisse à désirer. Les narrateurs n'expriment pas leurs sentiments, évitent la confrontation et se cantonnent dans leurs propres fictions. Seul le roman *Trente jours* casse quelque peu le schéma: la communication y semble bel et bien possible, en effet, mais surtout entre étrangers. Il faut manifestement une oreille qui demeure en marge du monde des personnages et se garde de les juger. Caisse de résonance de service: le Belgo-Sénégalais Alphonse Badji qui, en tant qu'homme à tout faire dans le *Westhoek* (un bout de Flandre-Occidentale à la frontière belgo-française), peut glisser un regard dans l'intimité des «intérieurs». Tandis qu'il tapisse les murs et ponce les sols, les habitants le submergent de leurs soucis et de leurs angoisses.

Quand le monde extérieur s'impose

Trente jours est une exception dans l'œuvre d'Annelies Verbeke. Pour la première fois, nous avons affaire à un personnage qui ne succombe pas sous la pression d'un chemin de vie alternatif. Plus encore, Alphonse se qualifie lui-même de «fondamentalement heureux» et se pose en sauveur, tentant de prévenir la chute de ses congénères. Il est l'homme qui accompagne son obligeant voisin Willem sur les tombes des «tirailleurs sénégalais», il est celui qui chasse de la maison d'une cliente le fantôme de son frère décédé, celui qui transporte Duran à l'hôpital lorsque ce dernier se tranche le doigt. Ce sont les habitants du village tels que Duran, Madeleine et Willem qui font le lien entre *Trente jours* et l'œuvre précédente de Verbeke. Car si Alphonse constitue une exception, les figurants se fondent quant à eux parfaitement dans la lignée des personnages de ses nouvelles. Ils permettent d'illustrer la bonne volonté d'Alphonse et de s'interroger sur des questions morales telles que la frontière entre la sollicitude et l'ingérence. Pour Alphonse lui-même, cette séparation n'existe pas. Son souhait est d'incarner le bien, de façon univoque, et il ira pour cela jusqu'au bout. Ce principe de base fait baigner le roman dans une atmosphère positive.

Mais Annelies Verbeke nous montre également un autre versant. *Trente jours* est un roman où le monde extérieur ne se laisse plus ignorer et attend violemment au bonheur d'Alphonse. Les questions sociales abordées par l'auteure sont indissociables des lieux où se déroule l'histoire, c'est-à-dire le *Westhoek* et les Hauts-de-France: racisme

latent, problématique des réfugiés, solitude revêche des villageois dans une région où règne la mort. C'est du moins l'avis de Kat, la compagne d'Alphonse. Tandis qu'elle ne voit que «des fosses communes et des grenades non explosées, des postes-frontière abandonnés, des bistrotts fermés et des vieux», lui dirige son regard sur la nature. Alphonse ne fait qu'un avec ce paysage qui hausse ses épaules plantées d'arbres face aux guerres du passé.

Cependant, les références à la fatalité s'accumulent de manière inquiétante. Elles sont contenues dans la construction même du roman, dont les chapitres sont numérotés à rebours de trente à un, mais également dans les pensées d'Alphonse. Il se demande si le bonheur total n'est pas une illusion présomptueuse. Les cauchemars tourmentent également ses nuits. Les rêves ne lui appartiennent pas, pense-t-il avec une grande lucidité: le monde déverse en lui ses péchés, qu'il évacue par le rêve. Par ces images bibliques, Alphonse devient une figure messianique. C'est un rôle qu'il joue avec verve jusqu'au dernier moment.

La réponse par l'absurde

La dernière œuvre d'Annelies Verbeke, *Halleluja* (2017), contient tous les ingrédients connus: humour noir, autodérision et des excentriques qui aspirent à un nouveau départ. Dans ce recueil de nouvelles, Annelies Verbeke pousse la veine absurde un cran plus loin. En guise de réponse à l'ineptie de l'existence, elle tâte la frontière du réalisme magique. C'est ainsi que, dans une nouvelle magistrale au milieu du livre, un auteur se réveille dans la peau d'un vieil ours brun impuissant. Il s'agit là d'une métaphore de l'intense lassitude qu'éprouve cet auteur, alter ego d'Annelies Verbeke, à qui elle fait jouer le rôle de l'un de ces personnages désireux d'explorer une autre vie. Elle est devenue l'un de ses comédiens fébriles, cherchant une échappatoire. Avec *Halleluja*, Annelies Verbeke démontre une nouvelle fois son statut d'écrivaine capable d'explorer une même thématique en changeant perpétuellement de forme, que ce soit la voix poétique de *Sauver des poissons*, le héros heureux de *Trente jours* ou l'extravagance d'*Halleluja*. Il n'est pas rare que l'absurde surgisse de la manière dont Annelies Verbeke observe le monde. C'est ce regard, à la fois engagé et distant, qui rend son œuvre irrésistible.

Lise Delabie

Critique littéraire.

lise.delabie@gmail.com

Traduit du néerlandais par Françoise Antoine.

www.anneliesverbeke.com

Notes

- 1 Titre original : *Slaap !* La traduction française, signée Daniel Cunin, est parue aux éditions Mercure de France à Paris en 2005.
- 2 Titre original : *Dertig dagen*. La traduction française, signée Françoise Antoine, vient de paraître chez Fleuve Éditions de Paris.